

Manitoba. L'alliance qui s'est formée au début de la campagne électorale et qui offre une si saisissante analogie avec celle qui eut lieu sous l'union des deux Canadas, entre sir Louis-Hippolyte Lafontaine et Robert Baldwin, est déjà un gage assuré de succès. Le noble vétéran du parti libéral dans la province d'Ontario, Sir Oliver Mowat, fut, pendant le dernier quart de siècle, le champion de la liberté scolaire et son nom seul est un talisman.

Quant à l'homme éminent que nous sommes heureux de voir au poste de premier ministre, son passé est une garantie suffisante du tact qu'il peut déployer dans le règlement d'une si irritante question, sur les bases de la justice et de l'équité. Dans cette œuvre d'apaisement, le ministère demande la coopération active de tous ceux qui croient dans l'avenir du Canada.

Ma tâche, M. l'Orateur, est maintenant accomplie, mais avant de reprendre mon siège, je crois être l'écho de la grande majorité des électeurs de ce pays, en exprimant ma vive satisfaction du triomphe signalé remporté par le parti libéral aux dernières élections. Après vingt années d'ostracisme, de combats acerbés, de défaites répétées, le parti de la réforme reprend le timon des affaires avec un regain de jeunesse, de vigueur et d'énergie. De l'intégrité dans ses chefs, une scrupuleuse économie dans l'administration des deniers publics, une poussée ferme et vigoureuse dans la voie des réformes et du progrès, le respect de la constitution, de la fidélité dans ses promesses, de l'attachement à ses traditions : voilà ce qu'attend le peuple du parti libéral. Semblable à la vigie placée au haut du mât, surveillant et protégeant la marche du navire contre les récifs et les écueils, le parti libéral doit, lui aussi, guider et protéger avec un soin jaloux le pays dont les destinées lui ont été confiées.

Au début de ce siècle, sous le premier parlement canadien, alors qu'une poignée d'intrigants et d'ambitieux détournaient les fonds publics de leur destination véritable et étouffaient les libertés populaires, le parti libéral était déjà à l'avant-garde et réclamait impérieusement le respect des droits et des franchises foulés aux pieds.

De cette lutte mémorable sont nées nos libertés publiques et le gouvernement responsable.

Par un curieux retour des choses humaines, à l'approche de l'ère nouvelle qui s'appellera le *vingtième siècle*, le peuple canadien, instruit par les événements passés et mû par un sentiment de reconnaissance, confie de nouveau ses destinées à ses défenseurs d'autrefois.

Pourtant, monsieur, malgré le vœu si librement et si spontanément exprimé par l'électorat, le vingt-trois juin dernier, une note discordante persiste à se faire entendre. Un groupe d'hommes politiques et de journalistes que je ne veux pas tout à fait confondre avec ce qui fut naguère le grand parti conservateur, s'évertue à crier à la domination française, parce que pour la première fois, depuis la Confédération, le premier ministre est d'origine française. Certes, je veux bien l'avouer, la vieille province française de Québec, la mère des provinces de cette Confédération, a tressailli de fierté et de bonheur, le jour où l'honorable premier ministre fut appelé par Son Excellence le gouverneur général à prendre les rênes du gouvernement. Mais à qui sommes-nous redevables de cet honneur ? Si ce n'est au parti libéral anglais qui, dès 1889, sans tenir

compte de la nationalité et de la religion du jeune lieutenant de M. Blake, lui donnait le commandement suprême, confiant dans son intégrité proverbiale, dans son génie politique et dans sa grande droquerie.

La province de Québec est sans doute légitimement orgueilleuse du résultat des élections, mais, M. l'Orateur, plus que tout autre, vous pouvez attester qu'elle ne veut pas *dominer*. Je le répète, son rêve n'est pas de dominer mais de rivaliser avec les provinces anglaises sur un terrain où le pied est sûr, où la main est franche et où le cœur ne subit ni faiblesse ni honte ; j'ai nommé *le Canada, notre commune patrie*. Je puis à ce propos répéter ici ce que disait un jour le premier ministre devant ses électeurs de Saint-Roch : " Nous sommes Canadiens-français, mais notre patrie n'est pas confinée au territoire ombragé par la citadelle de Québec. Notre patrie ! c'est tout ce que couvre le drapeau britannique sur le continent américain, les terres fertiles qui bordent la baie de Fundy, la vallée du Saint-Laurent, la région des grands lacs, les prairies de l'ouest, les montagnes Rocheuses et les terres que baigne cet océan célèbre où les brises sont aussi douces que les brises de la Méditerranée."

L'avenir de ce pays dépend dans une grande mesure des sentiments que les diverses nationalités entretiendront entre elles, de l'esprit de tolérance ou d'intolérance dont elles feront preuve. On l'a déjà dit, M. l'Orateur, et l'on ne saurait se lasser de le répéter ; Anglais et Français sont appelés à jouer en Amérique le rôle glorieux que la France et l'Angleterre ont joué de l'autre côté des mers. C'est à nous qu'appartient la noble mission de continuer sur le sol vierge du Nouveau Monde l'ère et immortel sillon creusé par ces deux fières nations sur le sol historique de l'Europe.

Nos concitoyens d'origine anglaise ont apporté avec eux des rives de la Tamise cet esprit pratique, ce sens des affaires et ce génie commercial qui les placera toujours incontestablement à la tête du commerce, de la finance et de l'industrie. Ils ont surtout apporté avec eux cet art de gouverner les hommes qu'ils possèdent à un si haut degré et que leurs ancêtres ont dû emprunter des Romains.

Nous, d'origine française, avons conservé ce dépôt précieux que nous légua la France lorsque

" Notre vieux drapeau trempé de pleurs amers,
" Ferma son aile blanche et repassa les mers."

Nous ne perdrons jamais, dis-je, ce goût des beaux-arts et des belles-lettres, ce style harmonieux, cette langue pure et flexible, cette fine fleur de l'urbanité exquise et pour tout dire en un mot, cette soif de l'idéal qui est comme le complément nécessaire du caractère celtique.

Si nous sommes assez généreux pour établir une juste compensation entre nos défauts et nos qualités réciproques, nous donnerons au monde le spectacle d'un peuple doué d'une figure et d'une physiognomie spéciales, gardien jaloux de riches traditions nationales et remarquable par sa culture intellectuelle.

L'union et la concord doivent présider à toutes les phases de notre existence politique si nous voulons que l'idée de patrie soit l'objectif, le *desideratum* de chacun d'entre nous.

Et en terminant, M. l'Orateur, je ne puis mieux faire que de citer avec une légère variante, ces paroles qu'adressait Daniel Webster à ses conci-